

NOTRE MONDE MORT

LILIANA COLANZI

NOTRE MONDE MORT

*Traduit de l'espagnol (Bolivie)
par Juliette Barbara*

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Nuestro mundo muerto*
© Liliana Colanzi, 2016
© 2017, Eterna cadencia S.R.L.

Et pour la traduction française
© Libella, 2018
7, rue des Canettes, 75006 Paris
ISBN : 978-2-283-03029-5

« Voici le socle de toutes nos histoires,
il parle de notre monde mort. »
Chanson ayorea.

Pour Ed

SOMMAIRE

L'Œil.....	13
Alfredo.....	21
La vague.....	33
Météorite	51
Cannibale.....	67
Chaco	79
Notre monde mort.....	91
Conte avec oiseau	103

L'ŒIL

Elle le prit en grippe quand il la planta pour un devoir prévu en binôme, la première année d'université. Je suis malade, annonça-t-il de la voix neutre de celui qui ne cherche pas à susciter la sympathie, et elle lui avait proposé de faire le travail toute seule. Ce soir-là, alors qu'elle rentrait chez elle dans la voiture de sa mère – ledit devoir terminé et soigneusement enregistré sur une clef USB –, elle l'aperçut qui se promenait avec une gothique dans les allées d'un marché, les mains dans les poches et le regard figé sur un point, quelque part, au loin. La fille lui évoquait un vampire sur échasses qui agitait frénétiquement les mains en parlant : lui, à l'inverse, se contentait d'acquiescer, la tête légèrement inclinée, en s'enfonçant dans l'obscurité de la ruelle.

Elle demeura paralysée en plein milieu du trafic, trop abasourdie pour décider s'il fallait avancer ou héler le garçon par la vitre de la voiture. Plus tard, alors qu'elle dînait avec sa mère, elle revint mille fois à cette image, à son expression à lui, attentive, et à la fille vêtue de noir, pareille à une pie ou une veuve. Elle eut envie de vomir.

Tu es bizarre, lui dit sa mère, en la dévisageant par-dessus le plat de raviolis. T'as fait quelque chose.

Je suis juste fatiguée.

C'est un homme ? insista sa mère, et la fille nia en secouant la tête et rougit. Sa mère vérifiait quotidiennement le kilométrage de la voiture pour s'assurer qu'elle n'avait pas été flâner ailleurs pendant les heures où elle était censée être à l'université.

L'Ennemi avance déguisé en ange, poursuit sa mère, mais son véritable visage est terrible. N'oublie jamais que tu portes sa marque au front. Il connaît ton nom et entend ton appel.

La mère se signa et la fille avala de travers un ravioli. Hoquet. Montre-moi tes mains, ordonna la mère.

Maman, protesta nerveusement la fille, mais sa mère insista. La fille rechigna à poser ses mains recouvertes de taches de rousseur, aux ongles rongés, sur la nappe à carreaux. La mère les inspecta et, d'un geste rapide, les porta à son nez.

Assez, cria la fille, et se libérant, elle courut vers sa chambre. Elle ferma le verrou et se jeta à plat ventre sur son lit où les poupées – des cadeaux de sa mère qu'elle n'osait pas mettre à la poubelle – l'observaient de leurs implacables yeux de verre. Le poids de la trahison du garçon la troublait encore. Quand le professeur avait expliqué, plusieurs jours auparavant, que les travaux devaient être effectués en binôme, elle s'était immédiatement rapprochée de lui : elle l'avait choisi. C'était la première fois de sa vie qu'elle faisait le premier pas. Lorsqu'elle songeait aux risques pris en mentant à sa mère pour le retrouver, à la compréhension dont elle avait fait preuve face à sa pseudo-maladie, au temps qu'elle avait passé à faire le travail qui lui incombait à lui, au maquillage criard de la gothique, quelque chose en elle s'affolait, comme en présence d'une vipère. Le monde, soudain, devenait un lieu hostile. Elle voulait obtenir son diplôme avec mention afin

de pouvoir postuler à un doctorat à l'étranger et s'éloigner pour toujours de la stricte surveillance de sa mère, de son Œil qui voyait tout. Le mensonge de ce garçon était un affront personnel, un attentat contre le futur qu'elle s'était dessiné, contre son idée du bonheur et du monde, et tout d'un coup, elle se sentit impuissante et naïve et prête à pleurer.

Elle se précipita aux toilettes, posa le pied sur la cuvette et releva sa jupe. Elle prit le couteau et, sans même un soupçon, s'entailla la cuisse, là où étaient en train de disparaître quelques cicatrices plus anciennes. Puis elle s'infligea trois, quatre, cinq gifles en hâte, jusqu'à ce que le miroir des toilettes lui renvoie l'image de ses joues en feu. Elle remit alors ses mèches de cheveux derrière les oreilles, essuya le sang sur sa cuisse avec un bout de papier hygiénique qu'elle jeta dans les toilettes, puis retourna au lit, où elle lut *L'Étonnant Secret des âmes du Purgatoire*, de Maria Simma, jusqu'à s'endormir.

Le jour suivant, elle se présenta à l'université avec le devoir imprimé. Elle avait gommé le nom du garçon. Elle anticipait sa réaction quand il comprendrait la portée de son mensonge : le devoir final était essentiel pour valider cette matière. Elle l'imaginait honteux de se savoir découvert, balbutiant des excuses et finissant par reconnaître les preuves de sa tricherie. Elle le laisserait la supplier un peu avant de réinscrire, dans un geste magnanime, son nom sur la première page, pour lui montrer qu'elle savait pardonner. Ça n'est qu'à ce moment-là que l'ordre des choses serait rétabli. Mais le garçon ne revint jamais en classe. Elle rendit le devoir sans son nom. Elle n'entendit plus parler de lui, et ne tenta plus de se lier à quiconque.

À cette époque, la mère avait commencé à renifler les sous-vêtements de sa fille à son insu, et exigeait de la déposer à la porte de l'université où elle venait la chercher tous les jours,

même s'il s'agissait d'une précaution inutile. Ma mère a raison, pensait la fille. Je porte une marque qui me sépare du reste du monde comme le feu. Il n'y avait pas moyen d'effacer cette marque, de la cacher. Elle se consacra donc aveuglément à obtenir d'excellentes notes, jusqu'à ce qu'une professeure la convoque dans son bureau et lui annonce qu'elle ne lui donnerait pas la note la plus élevée, même si elle avait mené à bien tous les travaux.

Vous, Mademoiselle, ce qu'il faut que vous appreniez, c'est à désobéir, lui dit-elle, en la toisant avec impatience. Ou plutôt, à penser par vous-même, ce qui n'est pas la même chose qu'apprendre par cœur.

La fille – qui aimait et redoutait sa professeure – rougit violemment, serra son sac à dos contre sa poitrine et ne dit rien.

Vous confondez intelligence et mémoire, répéta la professeure.

La fille ne leva pas les yeux. Un tremblement imperceptible lui parcourut les lèvres. La lumière de l'après-midi fit resplendir les particules suspendues dans l'air.

C'est ça que je voulais vous dire, conclut la professeure.

La fille murmura une excuse et courut s'enfermer dans une des toilettes de l'université. Les murs étaient recouverts de différentes strates de graffitis : Celle qui lit ça est une pute vive le pichi Yeni a des visions FEMEN vive le ENCORE femmes libres, belles et folles ~~JE VAIS TE TUER~~ ~~ESPÈCE DE SALE PUTE~~. Son cœur battait à tout rompre. Elle se pencha au-dessus de la cuvette des toilettes et enfonça ses doigts jusqu'au fond de sa gorge. Elle vomit sans effort son déjeuner, transformé en une bouillie jaunâtre. Elle utilisa ses doigts jusqu'à cracher un liquide amer qui lui brûla la gorge, mais le soulagement tardait à venir. Depuis les toilettes, émergeant

d'une bulle de vomi, elle vit apparaître l'Œil. Il n'avait pas de paupières ; pourtant, la fille reconnut dans cet iris bleu foncé le regard – moqueur ? menaçant ? – de sa mère. L'Œil – était-ce possible ? – souriait. Elle tira la chasse. Un flot d'eau emporta l'Œil et les restes de la flaque jaunâtre. Avant de sortir des toilettes, la fille jeta plusieurs fois un regard par-dessus son épaule pour s'assurer que l'Œil n'apparaissait pas à nouveau, flottant au niveau de la cuvette.

À partir de ce jour-là, la fille affûta tous ses sens. Elle attendait ce qui allait advenir, car quelque chose allait indubitablement advenir : cela devait être suffisamment grave pour avoir réveillé l'Œil. L'Œil – c'est ainsi qu'elle l'avait compris – était un signal. C'est pour cela qu'elle ne souffrit pas, qu'elle ne se mutila pas les cuisses quand la professeure lui mit une note médiocre à son devoir final – avec pour seul commentaire : « Pensez ! » – elle ne s'inquiéta pas non plus de découvrir sa mère chaque fois plus absorbée par la broderie de la chemise qu'elle souhaitait porter lorsqu'elle mourrait. Sa mère, elle n'en doutait pas, elle attendait, elle aussi.

À quelques jours de Noël, elle croisa le garçon dans une rue du centre. Elle flânait en regardant la neige artificielle des vitrines quand ils se bousculèrent. Il la salua comme s'ils n'avaient pas cessé de se voir ces derniers mois. Pendant ce temps-là, nota-t-elle, son visage avait perdu les rondeurs de l'enfance. C'était un beau visage, fin et distant. Le visage de quelqu'un qui n'est pas encore un adulte, mais n'a jamais vraiment été un enfant. Elle passa instinctivement la main sur son portefeuille. Il lui dit qu'il allait au cinéma, et elle ne fut pas surprise quand il lui proposa de l'accompagner. Elle pensa à sa mère qui l'attendait à la maison, consultant à intervalles toujours plus rapprochés l'horloge de la cuisine

pendant qu'elle brodait sa chemise de nuit à un rythme halluciné, mais déjà ses pas avaient emboîté ceux du garçon. Ils échangèrent peu sur le chemin. Elle lui demanda timidement pourquoi il avait abandonné l'université. Il lui répondit que l'université l'ennuyait et qu'à présent il avait un groupe de rock. Elle n'eut pas grand-chose à ajouter ; par chance, le garçon avançait les oreilles couvertes des écouteurs de son iPod. À l'entrée du cinéma, chacun paya sa place. C'était la séance de l'après-midi et deux enfants s'amusaient à envoyer des pop-corn en l'air quelques rangées plus bas. À peine les lumières éteintes, des lettres de sang annoncèrent le titre du film sur l'écran et ses doigts à lui enserrèrent sa cuisse. Tu es celui qui vient et prend, pensa-t-elle, et un spasme lui parcourut le dos avec la force d'un éclair. Sur l'écran un énorme monstre vert se faufilait au milieu d'une ténébreuse forêt. Elle frissonna. L'Œil venait de surgir d'entre les feuilles des arbres et flottait désormais en avançant vers elle ; il s'arrêta à quelques centimètres de son siège, brillant, accusateur, dans l'obscurité. Elle parvint à le chasser en fermant les yeux. Tu portes la marque de ton origine sur ton front, lui susurra à l'oreille la voix de sa mère. Mais la langue du garçon lui chatouillait l'oreille. Petit agneau des collines, pria-t-elle, cours, cours aussi vite que tu peux, ta vie commence à peine, ta vie n'a même pas commencé. Le garçon lui suça le bout des doigts un par un, pendant que ses doigts à elle cherchaient à rejoindre sa bouche et que, sur l'écran, une femme hurlait, happée par une moissonneuse-batteuse hors de contrôle. Les tripes de la femme furent projetées par ses côtes. La fille lâcha un soupir et mordit à l'aveugle la pulpe des doigts qui lui fouillaient la bouche. Yahvé Dieu fit s'abattre le souffre et le feu sur Sodome et Gomorrhe, gémit furieuse la voix de

sa mère, et les sièges du cinéma s'élevèrent quelques centimètres au-dessus du sol. Les enfants de la rangée devant eux poussèrent des cris de plaisir. Le garçon ouvrit sa braguette et, saisissant la fille par le cou, appuya son visage contre son sexe. La fille commença à le sucer, à suffoquer dans la touffe de ses poils, mais il continuait de la maintenir par la nuque et les cheveux sans la moindre délicatesse, et c'est alors qu'elle fut frappée par la grâce qui l'inonda de lumière comme un faisceau aveuglant. Elle comprit qu'elle était venue au monde pour connaître ce moment, et que tout ce qui était arrivé jusqu'ici n'était autre que les prémices de cette rencontre, la répétition d'un moment de révélation qui la dépassait et face à laquelle elle se rendait totalement, comme on s'abandonne au courant d'une rivière sous le soleil de midi. C'est le garçon qui l'avait choisie. Le garçon avait attendu depuis le début des temps le moment où, par sa médiation, il enclencherait les mécanismes de la grande destruction. Le garçon était l'Ennemi dont lui avait toujours parlé sa mère, pensa-t-elle, émerveillée, et son propre rôle – elle le savait à présent – avait consisté à ouvrir les portes du néant. Quel destin que le sien, celui de déclencher la nuit des temps !

Ça va ? murmura le garçon, un brin agacé, en remontant sa braguette, mais elle – la tête toujours appuyée sur son entre-jambe – n'entendait plus ses paroles. L'Œil avait disparu et la fille pouvait sentir dans ses os le crépitement des premières boules de feu qui se dirigeaient vers la terre.

Ça avait commencé.

ALFREDITO

Pour Alfredo Parada Chávez,
ami, immortel

Une fois, lorsque j'étais enfant, j'ai assisté à l'abattage d'un porc. C'était l'été. Les mouches venaient s'écraser contre les vitres. J'aimais mâcher de la glace, et les après-midi, je montais au balcon avec un verre rempli à ras de glaçons pour observer le voisin, Don Casiano, scier des vieux meubles dans son patio. Mais ce jour-là n'était pas comme les autres. À peine je m'appuyai contre la rambarde qu'un cri me saisit de plein fouet. Don Casiano frappait le bestiau à coups de marteau. Le porc hurlait – ou grognait ? Ou bramait ? – et courait, la gueule à moitié en morceaux, pour sauver sa peau, bien qu'il fût attaché par le cou à la carambole et que la corde lui permit au mieux de faire frénétiquement le tour, de plus en plus réduit, de l'arbre. Don Casiano se redressait de temps à autre pour éponger sa sueur avec la manche de sa chemise et tirer une bouffée du mégot qui pendait à ses lèvres. Il lui suffisait d'attendre que le porc repasse en courant devant lui pour lui infliger un nouveau coup de marteau sur l'échine ou sur la tête, et alors le cochon trébuchait, s'affalait sur ses pattes, se relevait et se traînait à terre en gémissant. Selon ma nounou Elsa, qui était au fait de ce genre de choses, ça avait dû être à ce moment-là que j'avais pris peur, que m'était tombé dessus

le *bobo*, la chose malfaisante, parce que depuis ce jour, j'étais devenue une enfant angoissée, pleurnicheuse, impressionnable. On dit que, parfois, le don va de pair avec la frayeur : la clairvoyance, par exemple, le fait de voir sans avoir vu. Mais tout ça c'était là depuis longtemps. Ce qui est, revient, avait l'habitude de dire ma nounou. Je crois plutôt que tout a commencé avec la mort d'Alfredito.

Elsa, ma nounou, était la petite fille d'une Indienne ayorea. Ma grand-mère s'était chargée d'extirper Elsa du monde sauvage des montagnes quand elle était encore toute jeune, mais cette sauvagerie avait survécu à des années de vie en ville. Une des coutumes dont elle avait hérité de ses ancêtres nomades était un penchant pour mastiquer les poux qu'elle me sortait de la tête chaque fois qu'une nouvelle épidémie sévissait à l'école. « Oh le gros balèze ! » s'exclamait-elle avec délice chaque fois qu'elle tombait sur un mâle alpha dans ma tignasse ses doigts agiles et puissants coinçaient alors l'intrus pour le ficher entre ses dents, où elle le croquait d'un coup de mâchoire. Ma mère détestait ces manières.

Justement, le jour où j'appris la mort d'Alfredito, ma nounou était en train de m'épouiller et je me plaignais à grands cris. Maman est apparue à la porte de la cuisine, précédée par le clic-clac de ses talons.

Elsa ! Tu me fais mal ! chougnaï-je, en espérant que maman la réprimande, mais elle ne fit pas attention à moi. Elle avait le regard planté au sol, comme si elle avait honte de quelque chose.

Alfredito est mort, dit maman, et c'est seulement à ce moment-là que les mains épaisses d'Elsa relâchèrent mes cheveux. J'ai ri, nauséuse, parce que c'était la première fois que

quelqu'un m'apprenait la mort d'une personne, et parce que le nom qu'elle avait prononcé ne laissait guère place au doute.

Alfredito Parada Chávez ? demandai-je, comme s'il en existait un autre.

Alfredito était le plus petit de la classe. Le professeur de musique l'adorait car il jouait du piano à merveille ; dans toutes les autres matières, il n'avait pas le niveau pour passer dans la classe supérieure. La semaine dernière, alors que la Vache, la professeure de grammaire, faisait l'appel de sa voix râpeuse (« Parada Chávez, Alfredo »), Alfredito avait répondu : « Présent et *parada*, en érection, professeure. » Je n'avais pas compris la blague, mais Alfredito avait été envoyé – une fois de plus ! – dans le bureau du directeur pour qu'il parle avec le frère Vincente. Alfredito devait connaître par cœur chaque détail de cette pièce.

Il a eu une crise d'asthme la nuit dernière, a dit maman. Il paraît qu'il a joué jusque tard dans le patio, malgré l'averse, et qu'il est allé se coucher tout mouillé. Personne ne s'en est rendu compte chez lui. Tita l'a retrouvé au petit matin, bouche ouverte, cherchant l'air. Trempé. Quand on l'a emmené à la clinique, il ne respirait plus. Il est mort ce matin.

Je me suis éloignée pour pleurer. Elsa m'a prise dans ses bras.

La veillée est à sept heures, a ajouté maman. Et s'adressant à Elsa : Qu'elle se lave et qu'elle se change, je passerai la prendre à sept heures moins le quart. Si Cuculis appelle, dis-lui que je suis partie chez Michiko.

Cuculis c'est ma tante ; Michiko la coiffeuse japonaise. Elsa m'a suivie dans ma chambre.

Dieu, que Tu peux être cruel ! soupira-t-elle. Un si petit.

J'avais déjà oublié que j'étais en train de pleurer, et mon imagination s'efforçait de mesurer l'énormité de ce qui venait de se passer. Où pouvait bien être Alfredito ? Au ciel, en enfer ? À moins que son esprit n'errât de par le monde ? Le frère Vincente le savait-il ? Et la Vache ? Elsa ouvrit le robinet : des nuées de vapeur s'élevèrent au-dessus du rideau de la douche. J'ôtai mes vêtements et les laissai glisser au sol. Une fois nue, une peur fugace me saisit et je courus chercher une serviette pour me couvrir. À présent qu'il était mort, était-il possible qu'Alfredito se faufilât jusqu'à ma chambre pour m'observer ? Rien n'a de secret pour un fantôme et je ne voulais pas qu'Alfredito – qui avait l'habitude d'espionner les filles de CM2 dans les vestiaires de l'école – me voie à poil, tout gentil fantôme qu'il fût.

Qu'est-ce ce quuuuuuee.... ? dit Elsa.

Rien, répondis-je, parce que tout semblait soudain très difficile à expliquer, et jetant la serviette par terre, j'ai sauté sous le jet d'eau.

Quelque part, au même moment, le corps d'Alfredito – trop petit, même pour ses dix ans : un cadavre aux ailes minuscules – commençait à se décomposer, rongé par les vers. Il y avait de cela à peine un mois, pendant l'excursion que nous, les CM1, avons faite à Samaipata, Alfredito sortit de son sac une bouteille de liqueur de fraise qu'il avait volée au village. Nous l'avions bue en cachette pendant que le vent hurlait entre les montagnes. Le garde des ruines, le visage recouvert d'un passe-montagne, nous indiqua l'endroit où les Incas faisaient des sacrifices humains. Les âmes des victimes survolent toujours ces pierres. Certaines nuits des navettes spatiales descendent jusqu'ici, dit le garde, pointant le ciel bleu métallique. La Vache déclara que seuls les gens ignorants

et vulgaires croyaient ce genre de choses. La liqueur nous avait laissé la bouche barbouillée de rouge, mais nous ne sentions rien de ce qu'on nous en avait promis. Tournez sur vous-même, ordonna Alfredito pendant que nous redescendions vers la plaine où se trouvait la carcasse abandonnée du petit avion, et nous nous sommes tous mis à tourner sur nous-mêmes entre les tourbillons de vent. Alors la liqueur de fruits rouges déclencha quelque chose dans mon cerveau, elle fit gonfler ma poitrine et ma gorge, et le ciel s'ouvrit soudain en une spirale géante. J'ai ri. Nous avons tous ri. « Vous voyez bien, bande d'idiots ? » disait Alfredito en courant comme un fou face au vent, les bras grands ouverts. Bien sûr que nous voyions. Ce soir-là, enhardie par la liqueur, Yeni grimpa dans mon lit et, profitant de ce que la Vache ronflait bouche bée à quelques mètres de là, déposa sur mes lèvres un baiser humide et maladroit, mon premier baiser. Puis nous éclatâmes de rire...

Et à présent, il me fallait m'habituer à l'idée monstrueuse du cadavre d'Alfredito prêt à occuper sa place au cimetière, où commencerait son long voyage jusqu'à la pourriture. Alfredito, compris-je, avait cessé d'être un enfant courant à l'air libre, les bras grands ouverts ; il était devenu autre chose. Ses parents auraient-ils peur du cadavre d'Alfredito ? Seraient-ils capables de le toucher, de l'embrasser ?

Elsa a tiré le rideau de douche une paire de fois pour s'assurer que je me lavais bien les cheveux ; on avait découvert mon aversion pour le shampoing à la maison et on disait que c'était une des raisons pour lesquelles on n'arrivait jamais à se débarrasser de mes poux. Elsa avait tout essayé, depuis les démêlages au peigne fin aux lavages de cheveux au vinaigre.

Rien n'y faisait : chaque jour, elle dénichait dans mes cheveux de nouvelles lentes translucides qu'elle éclatait entre ses dents.

Elsa, lui demandai-je pendant qu'elle me faisait des tresses, où vont les morts ?

Les morts ne s'en vont jamais, me répondit-elle, la bouche pleine d'épingles à cheveux.

J'allais poser davantage de questions mais maman, qui arrivait toute pimpante de chez le coiffeur, nous interrompit juste à ce moment-là. Sur le chemin de la veillée, maman me fit remarquer qu'elle avait loupé son dîner de Club de dames par ma faute. Mais c'est important, dit-elle. Puis elle me raconta qu'Alfredo était né avec une malformation cardiaque et que c'était un miracle qu'il ait pu vivre jusqu'à ses dix ans. Ses parents savaient qu'ils pouvaient le perdre à tout moment et c'est pour ça qu'ils l'avaient tant gâté.

Et Alfredo savait qu'il allait mourir ? demandai-je, suspicieuse, parce qu'Alfredo était le boute-en-train de notre classe, celui qui nous avait donné les surnoms que nous utilisions pour nous interpeller aujourd'hui, et je ne pouvais concevoir que quiconque se rie ainsi de sa propre mort.

Ce n'était qu'un enfant, dit maman, comme si c'était une réponse suffisante.

Nous sommes arrivées à la veillée. Difficile de croire que le cadavre d'Alfredo pût rassembler autant de gens. Dans la pièce, j'ai aperçu le père Vicente se gratter le nez – méconnaissable avec sa barbe rasée de frais et sans les bretelles qui lui soutenaient d'ordinaire le ventre – et les mères de presque tous ceux de ma classe. Au milieu de la salle, sous un crucifix qui diffusait son halo de néon dans notre direction, se trouvait le cercueil d'Alfredo, dissimulé entre les gerbes de fleurs. C'était une petite caisse blanche, taillée sur mesure, presque

un petit bateau. L'odeur capiteuse des fleurs enveloppait tout et vous soulevait le cœur.

Maman dénicha des sièges au fond de la salle. J'entendis quelqu'un murmurer que la mère d'Alfredito était toujours à l'hôpital, en train de se remettre du choc. Quelques rangs devant moi, j'ai repéré Yeni, assise à côté de sa mère, la couturière boiteuse qu'on surnommait l'Estropiée. Yeni portait des rubans violets dans ses cheveux humides et une robe à plastron que lui avait sûrement confectionnée l'Estropiée. Quand elle me vit, elle me fit signe de nous retrouver dans la rue. Dehors, nous avons rejoint Pupa et Felipe, assis sur les escaliers près d'une photocopieuse. La mort d'Alfredito nous donnait un air mystérieux et nous procurait une sensation proche de l'enthousiasme, comme lorsqu'on attend une surprise dans une fête d'anniversaire. Il y avait quelque chose de choquant et d'étrange dans le fait d'être réunis à cette heure en pleine semaine, vêtus comme pour une fête, entourés d'adultes et de crucifix, tout ça en l'honneur d'Alfredito.

La Vache vient d'arriver, dit Felipe. Elle est avec son mari.

La Vache a un mari ? avons-nous crié à l'unisson.

Oui, dit Felipe. Un minus qui lui arrive à peine à l'épaule.

Et au lieu de l'appeler Magda, il doit crier « Meeeeuhgda », dit Yeni, et on a tous ri.

C'était une des blagues d'Alfredito. On aimait bien les blagues.

Qu'est-ce que dit un jaguar lorsqu'il croise un autre jaguar dans la forêt ? demanda Yeni. Jag-o-ar-iou ? conclut-elle avec un accent anglais forcé.

Felipe et moi avons ri, mais Pupa semblait absente. Pupa avait été surprise enfermée dans le confessionnal avec

Alfredito, ils s'embrassaient. Ils avaient été renvoyés pour une semaine, et cet incident avait auréolé Pupa d'une réputation qui la rendait tout aussi répulsive que mystérieuse. Elle avait la voix grave et de merveilleux yeux bruns. Ses parents avaient divorcé à une époque où personne ne divorçait, et les gens racontaient que la mère de Pupa aimait la défonce. Personne ne voulait m'expliquer ce que c'était que la défonce, je suis donc parvenue à la conclusion, par simple déduction, qu'il s'agissait d'un jeu de société, comme le rami ou le dudo, de ces jeux qui poussaient les femmes à rentrer chez elles à pas d'heure, l'haleine chargée de whisky.

T'as compris ? demandai-je à Pupa.

Quoi... ?

La blague, bêtasse, lui reprocha Felipe.

Alfredito m'est apparu cette nuit, lâcha soudain Pupa.

Qu'est-ce que tu racontes... ? dit Felipe.

C'est la vérité, insista Pupa. Il m'est apparu en rêve. Je ne savais pas qu'il était mort. Il avait les yeux rouges et le visage enflé. Il faisait peur.

On ne plaisante pas avec ces choses-là, Pupa, dit Yeni, tout à coup très sérieuse.

Je ne plaisante pas. Je l'ai vu. Il voulait me dire quelque chose. Il souffrait. « Qu'est-ce qui t'arrive, je lui ai demandé, je n'aime pas cet endroit, on ne peut pas respirer. » Il m'a répondu, et il s'est pris la gorge des mains : « Dis aux autres qu'ils m'attendent, parce que je vais revenir. »

Menteuse, s'énerva Yeni.

Elle allait ajouter quelque chose quand nous vîmes une Fiat noire freiner d'un coup sec devant l'entrée des pompes funèbres. Une femme grande, imposante, époustouflante en descendit. La mère d'Alfredito. Elle avait le visage de quelqu'un